

## Jour de montée

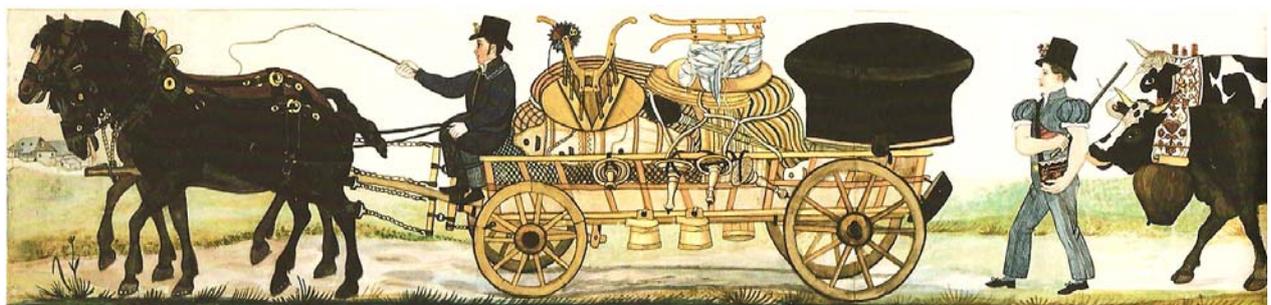
Les textes ne manquent pas, surtout sorti de notre propre plume. C'est que cette journée bien particulière à de quoi vous retenir.

Considérez ceci comme une sorte d'anthologie propre à la montée et vous pardonnerez la profusion de ces écrits, qui ne racontent au final jamais que la même chose.

Un petit tour pour se mettre en jambe du côté de la Gruyère et d'ailleurs, ne sera pas de refus.



Une belle poya est toujours la bienvenue. Celle-ci a son âge mais reste belle et classique.



Sylvestre Pidoux (1800-1871) restera à jamais le meilleur réalisateur de poyas, s'il ne fut pas même l'initiateur de ce style de peinture.



Un troupeau fumant sous la pluie. Il y a de la vie et de l'énergie. C'est tout simplement beau.



Quand passent les troupeaux à Vaulion.



Belles vaches, belles fleurs, belles fleurs, beaux costumes, la montée est plus qu'un événement, une tranche de vie saine et salubre.



Et surtout pas de montée sans belles filles...



On y arrivera bientôt.



L'arrivée d'un troupeau suisse sur un pâturage de France, Chez Mimi.

LA MONTEE

Nous étions quatre ou cinq à quitter l'école vers les neuf heures, le plus souvent le samedi matin. Guère plus. Déjà la population, qui avait été autrefois essentiellement agricole, se spécialisait et les paysans se faisaient moins nombreux.

Il y avait une de ces excitations ! Des vaches et moutons qui allaient revoir le soleil pour la première fois depuis l'automne ; six mois que ces bêtes étaient ainsi enfermées derrière leurs crèches. Il en sortait donc des écuries qui se cabraient, qui glissaient sur les pierres grasses en écrasant la porte de leur large ventre, et puis qui couraient sauvagement sur la route, devant la maison. Il fallait les retenir jusqu'à ce que l'entier du troupeau soit sorti. On leur avait passé des clochettes. Des ordinaires, car chez nous, ce n'était pas la maison à belles sonnailles dont on lustre les cuirs au cirage les soirs d'hiver ! Les choses à caractère folklorique, superflues mais si sympathiques, faites franchement à la retraite. Bien qu'on ait quand même mis le bouquet sur la plus jolie vache, ou la plus vieille, l'Alouette peut-être, fixé à un botte-à-cul placé entre les cornes où il était attaché.

A cette activité-là, pour l'heure, je m'y mêlais moi aussi. Sans enthousiasme, il faut le dire, plutôt

par obligation, bien que je n'étais tout de même pas insensible à cette agitation extraordinaire qui saisissait le village à l'heure des montées, à la fin du joli mois de mai.

Donc nous tous retenions notre troupeau devant la maison, et puis en route, nous l'emmenions jusque devant chez la grand-mère où le rejoindrait celui à l'oncle Jean venu des Crettêts, et puis que grossirait encore les bêtes du grand-père qui allaient sortir de l'écurie. Ça ferait un sacré troupeau tout de même, ce bétail ainsi rassemblé, l'un des plus grands du village.

Notre grand-mère était sur le perron, qui regardait, avec son tablier bleu à pois. Elle non plus ne se mêlait guère aux choses de l'agriculture. Elle avait comme un ressentiment, aurait-on dit. Fallait-il aller chercher une explication dans son enfance qu'elle avait eu très dure, quand elle allait chercher le lait pour les besoins du ménage jusqu'à la Landoz ? On ne la voyait même pas au chalet par ce grand jour. Elle restait en bas, au village, dans sa grande cuisine. Elle laissait le soin à ses belles-filles de préparer le repas de midi.

Et le troupeau ainsi rassemblé, grossi, s'ébranlait pour aller vers les pâturages de la Muratte. Nous traversons le haut du village. Les gens étaient sur le pas

de leur porte à le regarder passer. Mais nous étions vite plus loin, au Chenailon avec sa haie de sapins rabougris, puis sur la route du Haut des Prés. Les bêtes s'éparpillaient dans les champs, pilaient l'herbe de leurs larges traces. Il fallait sans cesse courir de gauche et de droite pour les ramener parmi les autres. Devant le meneur les hélait en se retournant. Mon oncle Jean peut-être. Nous, les gamins, étions sur les côtés pour les maintenir, ou derrière. Chacun avait son bâton de noisetier, usé à la pointe, embousé sur l'écorce. Il y avait là les petits-fils du grand-père, nous autres, et puis certains garçons du village qui avaient été invités, une ou deux filles, Jacqueline, la Ginette.

La montée est rude par le Haut des Prés et les Communs. Nous laissions le village derrière, tout là-bas au fond de la vallée si belle pour pénétrer dans cet autre monde des forêts et des pâturages. A gauche nous dépassions le couvert du Chalottet où Millet renaisait ses machines.

Plus haut encore, sur les replats, apparaissait le Chalottet, avec son toit rouillé et ses têtes de bois. C'était le remuage où le bétail viendrait dans trois semaines, quand la première herbe de la Muratte aurait été broutée. On avait suivi jusque là, comme on le suivrait encore jusqu'au chalet, le chemin de

terre blanche raviné par les orages et où apparaissaient, dans les rigoles, les plus grosses pierres des fondements. Le chemin neuf, comme ils l'appelaient, et qu'avaient fait autrefois le grand-père et Millet. Il s'enfonçait tout à coup dans la pleine forêt, si sombre après la luminosité des pâturages que Jacqueline avait appelé ce segment le tunnel. Au ressortir, au Chaufour, on en clignait presque des yeux. Mais le troupeau savait que le terme était proche. Quelques minutes encore. Le mur de séparation entre le Chalottet et la Muratte, le clédard, un replat, un virage, et puis voilà, c'était la grande clairière, et le chalet qui la domine de son grand toit pyramidal.

Les vaches s'éparpillaient aussitôt sur le plan et se mettaient à brouter. Certaines, assoiffées, s'étaient approchées du bassin et buvaient à longs traits. D'autres allaient à l'étang où elles s'avreuaient à même la surface. Car il n'est pas profond. Les tritons aux ventres oranges disparaissaient dans la boue qu'elles avaient remuée. Et certaines, les pieds ainsi dans l'eau fraîche, bousaient de tout leur saoul en levant la queue.

Mais plus tard les hommes les attacheraient à l'écurie. Chacune à la place qu'elle occuperait toute la saison d'alpage. Ils leur enlèveraient leurs grosses sonnaïlles pour les troquer contre de plus modestes. On

suspendrait ensuite ces belles cloches de la montée à une perche posée sur deux poutres du galetas, en dessus de l'écurie où l'on mettrait aussi les sapins fleuris auxquels nous irions, au coeur de l'inactivité de notre après-midi, enlever les belles roses de papier.

Mais arrivait bientôt midi. A la cuisine les hommes s'étaient assis sur les bancs rustiques au-devant des tables, tout mobilier de bois fait par l'oncle Arthur. Il y avait du feu dans le foyer. La fumée montait dans la grande cheminée. Et sur la table on avait mis des bouteilles et des verres qu'on remplissait de vin rouge. Du montagne. Je croyais fermement, à cet âge-là, que c'était du bon. Je revois des litres vides au corridor de chez la grand-mère, tout contre le mur brun, près de la porte de la chambre arrière, avec leur étiquette, alors que je pensais: ils boivent du bon vin chez la grand-mère. Je confondais un peu avec champagne, pardonnez-moi! Donc ils trinquaient avec ce vin-là, un rouge sans bouquet, dûr, râpeux, ce qui pourtant ne semblait personne gêner.

Midi passé, c'était le repas traditionnel de la montée. Quand il faisait beau, les adultes dedans, avec leurs discussions auxquelles nous n'aurions pas pu prendre part, et nous les gamins, dehors, devant le chalet. Deux mondes bien distincts, séparés même par un fossé incommensurable. Macaronnis et rôti de porc.

Le menu immuable. Le tout vite froid dans les grosses assiettes cerclées de bleu ou à gros pois rouges dont la porcelaine épaisse avait jauni.

Et puis après, car nous étions vite fatigués de rester assis à nos tables, alors que les adultes discutaient encore, nous partions voir les tritons à l'étang. Nous aimions à les prendre dans nos mains, ces jolies bêtes venues des plus anciens âges avec leur ventre oranges. Mes amis, quels souvenirs!

Plus tard parfois, alors qu'ils en étaient au café dans la grande et sombre cuisine, l'un de nous se glissait dans la cave fraîche où étaient entreposé le vin, en prenait un litre qu'il remettait par l'une des borettes étroites à un complice du dehors. Ni vu ni connu. Et cette bouteille, nous allions la boire au goulot dans les bois, pas très loin, juste en dehors des regards indiscrets. Mais ce vin était décidément bien rude à nos palais délicats. Comment pouvait-on boire avec plaisir un tel breuvage et ne pas lui préférer cent fois le bon vieux sirop à la grenadine? "Oh! moi, quand je serai grand, plus tard, je ne boirai pas de vin". Voilà ce que chacun de nous pensait peut-être en ce moment-là. Evidemment nous ne connaissions encore rien, et il s'en faudrait de longtemps, des grands crus aux bouquets profonds et subtils!

Nous allions aussi parfois, car c'en était la

saison, à la cueillette du muguet. Là-bas, au levant du chalet, sous les noisetiers qui poussent dans les pierres. Et notre mère et nos tantes en ramenaient des bouquets pleins. J'allais aussi me promener seul dans les forêts immédiates, parmi toutes ces charmantes et délicates fleurs des bois qui poussent dans l'ombre humide des sous-bois. Je n'en savais pas les noms, de ces belles blanches ou roses mêlées de rouge. Je ne les sais toujours pas!

Près du chalet, aux puits et citernes, on avait remplacé les balanciers. Pour les essayer, nous puisions l'eau pour remplir les bassins. Descendre la grande perche avec son bidon au bout dans l'eau noire et glacée à la surface de laquelle flottaient quelques feuilles ou débris de bois, la remonter, renverser l'eau dans le bassin, recommencer cinquante fois, telle était cette opération oubliée de nos jours.

Ainsi se passait cette journée pas comme les autres. Là-bas, dans le chalet et sur le pâturage, en cet autre monde carrément. Et plus tard, en fin d'après-midi, nous redescendions à pied au village en traversant les forêts profondes du Chalottet, alors que nos oncles et le berger déjà s'étaient mis à traire.



Bois, lacs et campagnes, Le Pèlerin, 1985.

## Montée II – texte de 1991 –

En ce temps-là, les paysans n'étaient pas forts pour sortir le bétail avant la montée. Ça vous mangeait l'herbe qu'il fallait garder toute grande pour les foins. Les dents-de-lion qui inondent les prairies, les arbres qui s'ouvrent, les bêtes autant que les hommes savent que l'heure est proche. Les vaches meuglaient d'une manière profonde et sonore au fond des écuries. D'autres leur répondaient d'une ferme avoisinante. Et puis les premiers troupeaux venus de plaine traversaient le village pour aller sur les pâturages de France. On les avait entendus quand ils longeaient les quais au Pont. C'était une rumeur lointaine. Puis on les voyait passer la Goille, ils longeaient les Epinettes. Quand ils entraient dans le village, là-bas, au début des Crettêts, on les entendait moins. Mais ce grand bruit de cloches, ces hélées, reprenaient peu à peu. Les bêtes arrivaient vers chez Toti, elles faisaient le contour du Cygne, elles débouchaient sur la place du village. Un paysan était en tête avec un habit d'armaillis, de gros souliers et un bâton de noisetier à la main. Il guidait le troupeau qui n'en finissait pas, il le hélait d'une voix qui portait bien.

Devant le Cygne, ils s'étaient tous arrêtés, le temps de prendre un verre de blanc. Au bistrot ou comme ça sur le devant. Certaines bêtes s'abreuyaient à la fontaine de vers l'église. Toutes pouvaient souffler un peu avant d'entamer la dernière étape qui serait encore longue. Bientôt la marche reprenait. Certes harassante, mais toujours enivrante. Car les gens du village se sortaient des maisons pour les voir passer, les grands troupeaux. On disait : celui-ci va au Pré-Loin, celui-là à la Landoz ou aux Cernicolets.

Mais bientôt aussi montaient les troupeaux du village. Loudgi aux Cernies, Pedzi au Chalet Hermann, le syndicat d'élevage au Crêt-à-Châtron, l'Armand au Bonhomme, Tsun, mon grand-père, avec l'oncle Jean et nous qui formions un troupeau commun, à la Muratte.

Nous nous rassemblions devant chez la grand-mère où nous devions retenir les bêtes qui déjà voulaient partir pour la montagne. C'était la fièvre. Bien que nous n'aurions droit, nous, qu'à très peu de gloire. Juste le haut du village à traverser, et puis c'est déjà la route de Mouthe, avec bientôt le Chenaillon, et puis près du cimetière, la bifurcation sur Haut-des-Prés qui très vite conduit aux pâturages. Les bêtes étaient folles, ivres d'herbe et d'espace. Les champs étaient en pleine floraison. Quelle saison tout de même que ces mois de mai et de juin. Si riches de promesses et de bonheur, où l'air est d'une limpidité sans pareille, avec des nuages qui ont des formes parfaitement détachées sur un ciel bleu roi.

Nous les gamins, nous avons pris congé pour cette journée particulière. Pas question pour le maître de nous refuser ça. Bien qu'il ait fallu quelquefois aller signer un papier chez le président de la commission scolaire. Nous n'étions plus tellement nombreux à jouir de ce privilège, les paysans, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, étant devenus bien rares même dans un village resté d'ambiance agricole. Nous nous sentions un peu supérieurs nous autres, par rapport à ces nouilles qui resteraient à l'école que nous quitterions vers les neuf à dix heures pour lâcher.

Les bêtes restées à l'écurie depuis l'automne n'avaient plus l'habitude de la lumière, de la rue, des gens, encore moins de la circulation qu'il pouvait y avoir. Elles sortaient éblouies, elles glissaient sur le devant de la maison que les premières avaient embousé, elles sautaient, elles lançaient les pattes de derrière, certaines secouaient les bouquets dont elles étaient parées. Fleurs de papier en crêpe de couleur... fleurs d'une montée, d'un jour. Là-bas l'oncle Jean débouchait sur la place du Cygne, on le suivrait de près. Devant chez la grand-mère il faudrait attendre que l'oncle Samuel à son tour ait lâché. Et tout ce bétail ainsi rassemblé faisait quand même un bon gros troupeau dont on pouvait être fier. Bien sûr, pour l'être plus encore, il aurait été nécessaire de le doubler, et puis

d'avoir des cloches plus belles et plus chantantes. Alors que nous nous contentions d'une batterie toute ordinaire, avec des courroies de cuir usées par vingt ou trente saisons et qui n'étaient même pas décorées.

Là-haut était la Muratte qui porte gravée au-dessus de la porte d'entrée, à bise, la date de 1721. C'est un des plus vieux chalets de la région. Il était là qui nous protégeait et qui nous faisait deviner, de par ses vieux murs, l'histoire de ces bergers qui avaient passé sous son toit pyramidal près de deux cent cinquante saisons d'alpage. Quelle richesse que l'âme d'un vieux chalet. Les vaches s'éparpillaient dans l'herbe des plans qui s'étalent tout près. Là-bas nous attend le petit étang avec ses tritons aux ventres orange où nous irions bientôt. Les hommes s'étaient rassemblés devant le chalet pour boire un verre, debout, et parler de bétail, de gens, du temps qu'il fait, des foins qui ne se finissent pas en plaine à cause des gros orages qu'il y a eu ces derniers jours.

Les enfants, eux, s'étaient éparpillés dans la forêt où poussent de grandes fleurs blanches sans parfum. Ils exploraient ces bois au sol tourmenté, découvrant des lésines et des tassonnères. Mais les hommes déjà rentraient dans la cuisine, appelés par les dames qui servaient un dîner qu'il ne fallait pas laisser refroidir. Ce qui arrive vite en début de saison au chalet où les murs sont froids et l'air humide. Rôti de porc et cornettes servis dans des assiettes de grosse faïence à raies bleues ou à pois rouges. Vin bon marché.

Pour les enfants, quand il faisait beau, le dîner était servi dehors, devant le chalet sur un espace qui servait autrefois de jardin. On avait sorti les tables qui restaient, les bancs façonnés par l'oncle Arthur, polis en surface par un usage de vingt ou trente ans et sur lesquels mon grand-père Jules Rochat avait apposé sa marque à feu. Une forme armoriale, ses initiales, J.R., et une croix. Des essais se remarquaient sur les planches de la rampe d'escalier qui conduit aux deux chambres du haut. La marque à feu avait été chauffée au rouge dans le creux de feu qui était là, presque au centre de la cuisine, avec son entourage semi-circulaire de fer rouillé, avec la potence qui supportait une chaudière de cuivre. La cuisine était noire de fumée et malgré les deux fenêtres qui l'éclairent, elle restait sombre, même en plein jour. Des grosses bûches de sapin brûlaient sous la chaudière.

Des dames distribuait les pâtes, le rôti, la salade. Un peu de sauce, monsieur ? Les verres se remplissaient qui avaient les bords épais et de larges raies verticales à la base.

C'était la montée. Mais à deux heures déjà des paysans se levaient. C'est que certains devaient redescendre en plaine. Ne resterait bientôt plus au chalet que le berger. Qui pouvait être le Gros Léon. Celui qui dira un jour à mon père devant notre écurie parce que nous ne voulions plus le reprendre : «Eh bien, tu n'es qu'un petit gros cul !» Ça s'était fini de cette manière. Ou bien Mottaz, l'intellectuel, le dernier d'une très longue série de bergers, celui qui nous avait embardoufflé tout le chalet de peinture. Deux portes en orange, les poutres de la vieille chambre en vert, qualité banc de jardin. Sacré massacreur, va ! Des bois vieux de deux siècles et demi !

L'après-midi nous partions au muguet. Fleurs distinguées aux feuilles larges et aux clochettes blanches qui poussent entre les cailloux, sous les noisetiers. Nos mères en cueillaient aussi. Nous en ramenions de gros bouquets odorants au chalet qui sentait la fumée et la bouse sèche. C'était un bon vieux chalet que notre Muratte, propriété de mon grand-père, plus anciennement de l'indivision qui comprenait les trois frères de l'Epine, lui, sauf erreur l'aîné, Arthur le bûcheron et Emile dit Millet, le benjamin, à peine plus âgé que mon père.

Nous quitions le chalet d'ordinaire sur le coup de quatre ou cinq heures, alors que la première traite de la saison avait commencé. Nous redescendions souvent à pied, passant par le vieux chemin, qui descend dans la grand'combe et puis qui remonte sur le Chalottet en traversant le bois à ban aux profondeurs sombres. La forêt nourrissait nos imaginations, plus, elle les enrichissait. C'était un monde sans limite, jamais vraiment connu. Chaque promenade en était une nouvelle découverte. Il y a quarante ans que je la fréquente. Rien qui n'y soit usé, ni le charme, ni le mystère.

\* \* \*

## La Vallée des années 20/30 V 1996

**Mai, mousserons, montée; mai, muguet...**

Le 19 mai 1935, le triangle ouvrait la route après une grosse chute de neige... Rien de bien nouveau! Mai, dans son début surtout, apporte très (trop!) souvent rebuse et froid; peut-être la nature, dans sa sagesse, veut-elle rappeler que les frimas ont encore un dernier droit à exercer... ultime sursaut de l'hiver, aujourd'hui honni et bafoué, dernier assaut des avis polaires avant l'arrivée définitive des brises aimables? Doucement, petite! La «rebuse des fruitiers» ne nous a pas toujours oubliés; n'a-t-on pas vu bétail et pâtres patienter ou même regagner les fonds au début de juin? Aucun pessimisme dans ces constatations: réalisme, seulement!

Tout de même, mai c'est le «mai», la feuille tendre du foyard qui ouvre et s'expose innocemment, ce sont les pentes qui se garnissent de vert tendre, et le rire clair des hêtres qui gagne peu à peu vers le haut. Bien sûr, il y a les «années noires» (1995, en particulier), ces années où un gel tardif et dur sévit et transforme des hectares de foyards verdoyants en feuillage d'automne... Mais, neuf fois sur dix, le «mai» triomphe, et le vert nouveau gagne peu à peu tout le paysage, mettant du même coup en valeur la robe sombre des sapins. Le «mai» est éclo; on l'avait senti venir, on a guetté la feuillaison des hêtres particulièrement précoces, cette fois, la bonne saison s'installe: le foyard, c'est un peu le calendrier des Combiers!

Mai, c'est aussi les mousserons dans leurs «ronds de sorcières», mousserons de printemps, délicats et savoureux. Avant-hier, abondants dans leurs multiples nids (et très recherchés!), hier, encore relativement présents sur quelques sites privilégiés; aujourd'hui, chassés et tués par la pâture et les engrais, ils survivent dans quelques endroits (trop!) connus, où les amateurs se bousculent dès l'aube pour cueillir ce délice qui embaumera l'omelette de midi. Gamin, je faisais avec ma mère la tournée des quelque quinze ou vingt mousseronnières connues; et malgré une concurrence acharnée, nous rapportions toujours de quoi nous régaler...

Mai, c'est encore la «montée» la grande sortie du bétail enfermé depuis novembre passé. Aujourd'hui, nos paysans lâchent leur bétail début mai, quand ce n'est pas fin avril, sur leurs champs;

cela se révèle juste et favorable. Ma vieille expérience de Combiers-fils-de-paysan m'a fait souvent penser – et même parfois dire – qu'il y a soixante ans on aurait fait interner pour folie furieuse (ou douce...) un agriculteur qui aurait livré ses champs à la pâture au début de mai (la tradition était forte et contraignante); il a fallu que des paysans venus d'ailleurs la bousculent allégrement et, – il faut bien le reconnaître aujourd'hui – justement!

La «montée», c'est surtout et toujours la conduite à l'alpage du bétail qui passera l'été sur une «montagne». Événement majeur autrefois, il l'est resté aujourd'hui, avec beaucoup de différences! La «montée» des années 30, c'était encore du «vrai»; celle d'aujourd'hui sent un peu trop le «folklore». En cinquante ans, le nombre des exploitants a fondu et la «montée» devient de plus en plus une occasion festive de montrer son bétail (quelquefois aux dépens de la circulation routière...) et de réunir une brochette d'amis et de personnalités en vue; ces «chers invités» se gardent bien – en général – d'accompagner le troupeau!

Où es-tu, montée «vraiment nature» des Crêts-à-Châtrons de 1936 (voici soixante ans...), réunion de paysans modestes, assemblés autour du pain et du fromage, sans oublier le «coup de blanc» qui délie les langues et pousse à la chansonnette (alors, Albert, tu vas tout de même nous la chanter, la «ferme des Rosiers»?).

Alors, terminons par le muguet, l'ornement de nos forêts dès fin mai, muguet odorant, qu'il faut «savoir cueillir». Quels bouquets nous en ramènerions! N'ayez crainte, l'espèce n'est pas en voie de disparition. Aujourd'hui encore, l'abondance de cette fleur réjouit tous ses amis; allez en cueillir. Le muguet sent bon, il réjouit la vue; il renouvelle à chaque fois notre joie et notre optimisme!

*P.-H. Dépraz*

«Nous autres, les gens de soixante ans et plus, devons composer entre hier et aujourd'hui. Les valeurs dans lesquelles nous fûmes élevés n'ont plus cours. Nous avons pris ensemble un coup de vieux» (Marg. Gourmand - «Nous n'irons plus au bois»)

## La montée

Une belle journée, cette montée! La veille déjà on y montait en famille. Les femmes nettoyaient le chalet pendant que les hommes mettaient en place les clédars, les pompes et les bassins; plaçaient les liens pour attacher les bêtes. On avait déjà monté le tonneau d'azi, préparé à la laiterie quelques jours avant ("l'azi" était de la cuite qui devenait acide dans le tonneau et qui servait à "trancher", c'est-à-dire à cuire le petit lait après la sortie du fromage en y versant quelques litres "d'azi" pour en extraire le séré. Il ne restait alors plus que la "cuite", résidu pour les cochons).

Le lendemain, grand branle-bas; levés de bonne heure, les fruitiers (vieux nom utilisé pour les bergers) appropriaient les vaches. Les gamins ou les filles apportaient à la grange, les grosses clochettes que l'on avait fait briller les jours précédents.

Grande excitation à l'écurie, les vaches dont l'instinct est un de leurs sens, devinaient que c'était le grand jour et se mettaient à bramer en coeur.

Vers 10 heures, les clochettes pendues aux cous des bêtes, c'était le grand départ. On attendait les 3 vaches à l'oncle William qui débouchaient de la ruelle du Cygne puis on lâchait les nôtres. Un homme devant et voilà le troupeau au pas de course vers le haut du village, le restant de la troupe suivant tant bien que mal. Une fois passé le cimetière, les bêtes se calmaient un peu en montant vers Haut-des-Prés où Emma et Alice, les vieilles filles de la Corne, montaient la garde pour protéger leurs champs contre le piétinement des bêtes.

Le Haut-des-Prés passé, les vaches trouvaient le pâturage mais elles ne s'y arrêtaient pas, sachant parfaitement qu'elles allaient plus haut, à la Muratte. C'est bien sûr les plus anciennes qui étaient devant, conduisant les plus jeunes.

Arrivées au chalet, les vaches du village retrouvaient celles de l'Épine. Commençaient alors les luttes pour désigner la plus forte. De même qu'en Valais avec les vaches d'Hérens, les nôtres du Jura

ont aussi leur reine, mais on y prête moins attention et les combats se passent durant toute la nuit.

On passait alors à table. Par beau temps, les enfants dînaient dehors devant le chalet. Grand-mère et belles-filles servaient le dîner tandis que les hommes discutaient. Le bovaïron devait surveiller un peu les vaches.

Après le dîner et un bon café, quelquefois un chant de la pastorale ou un petit discours, les hommes se mettaient à rentrer les bêtes qui retrouvaient leurs places de l'année passée. On échangeait les grosses clochettes contre les petites pour la pâture. Et les discussions recommençaient sur les qualités de la Cerise ou de la Joyeuse et, la fièvre de la montée aidant, on grossissait un peu les prouesses laitières des unes et des autres.

Vers 4 heures, les fruitiers se mettaient déjà à traire. Mais attention, les bêtes excitées donnaient parfois quelques coups de pied. C'était aussi un peu une rivalité entre trayeurs, à celui qui avançait le plus. Pour cela, il fallait des vaches faciles à traire. Pendant ce temps, le bovaïron soignait les veaux que l'on avait amené par chars et qui y allaient de leur concert.

Après la traite, on relâchait les vaches qui reprenaient leur va-et-vient et aussi leurs luttes. La plupart des hommes étaient déjà redescendus pour traire leurs bêtes demeurées en bas.

Il y avait donc les vaches chez Jules et celles à Millet de l'Épine. Mais d'autres paysans en avaient aussi 2 ou 3 chacun. L'oncle William dont on a parlé, l'oncle Eugène Meylan du Séchey et aussi James Rochat, dit "Mesi", le voisin de l'Épine.

Le soir descendait sur les carillons des clochettes se perdant à mesure que les vaches s'éloignaient dans le pâturage. Le souper terminait cette première journée, la saison d'alpage avait commencé.



Une montée où participe l'auteur ci-dessus, bien reconnaissable à cause de son tablier de berger et ses grandes bottes.



Une aide bienvenue, Sami Rochat, propriétaire du Chalottet.

## Un repas de montée en 1960



On prenait certes des photos de temps en temps, à cette époque-là. Mais, à cause que l'on ne connaissait pas encore vraiment le flash, des photos d'intérieur, on n'en prenait pas, ou si l'on en prenait, celles-ci étaient toujours mauvaises, sous-exposées, ce qui revient à dire que sur papier, elles seraient toutes noires et ne permettraient surtout pas de reconnaître les gens que l'on pouvait alors trouver, par exemple, dans la bonne vieille cuisine.

On ne sait quel fut le réalisateur de ce cliché, peut-être la tante Julie que l'on n'aperçoit nulle part. Justin Piguet l'avait retrouvée dans un carton, pas la tante Julie, la photo ! Cela concernait l'alpage dont il était devenu propriétaire unique tout récemment, c'était il y a trois ans, quand ses copropriétaires, ses cousins,

avaient décidé de lui vendre leur part. Il avait accepté à contrecœur, n'étant pas trop fortuné d'une part, et d'autre part sachant que l'argent qu'il allait ainsi investir, il ne rapporterait pas grand-chose. Non pas qu'il ait été près de ses sous, mais quand même, il n'était pas trop pour acheter du vent. Et puis que lui importe d'être seul propriétaire, puisque désormais, lui, il aurait tout le boulot, tandis qu'auparavant, et même si l'un dans l'autre ça ne jouait pas trop, ils pouvaient quand même tenter de se le partager.

Propriétaire et de plus en ayant gardé dans le fond de ses tiroirs plusieurs photos de cette ancienne époque. Et d'autant plus appréciées qu'elles sont rares.

Ce que l'on voit sur celle-ci et qu'il tient dans les mains, bien dans la lumière afin de ne perdre aucun détail ? Un repas de montée, dans la vieille cuisine de ce qui est désormais son chalet, le Pré Jaillet, du nom assurément d'un ancien propriétaire qui ne pouvait venir que de Vallorbe, avec un nom pareil. Et ce repas, chose extraordinaire, faut-il croire que quand même on pouvait déjà se servir du flash, probablement que oui, il apparaissait ici presque dans la pleine lumière. Si bien que l'on pouvait détailler chacun des participants, oh ! cette fois-là, ils n'étaient pas très nombreux. C'était en fait des gens de sa famille qu'il n'allait pas décrire une nouvelle fois un par un. C'étaient des paysans de la plaine qui venaient mettre quelques vaches ou génisses. C'était le patriarche, son grand-père, avec son béret et sa petite moustache et qui en plus devait encore sentir la porcherie même au chalet, car en bas, au village, c'est lui seul qui s'occupait des cochons, et même qu'il le ferait jusqu'à son dernier jour, ou presque, juste deux semaines où il s'était mis au lit pour râler et puis s'éteindre sans qu'il n'ait rien vu ni senti, ce bienheureux. Il était mort dans la paix de ses activités laborieuses menées jusqu'au bout et sans qu'il ne gêne personne, car qui se battraient pour aller soigner des cochons, je vous le demande ?

On voit aussi, un personnage qu'il n'a pu retrouver qu'ici, le berger, le grand Mathieu Delacrétaç, qui avait un peu fait figure d'innovateur, un brin provocateur aussi, en emmenant sa femme ici, tout au moins une dame avec laquelle il allait habiter au chalet pendant toute la saison d'alpage. On imaginait de drôles de choses. Au fait, puisqu'on n'aurait plus désormais qu'un berger, il semblerait que la montagne ait été montée uniquement par des génisses, car on ne voit pas cet homme se charger seul du troupeau de la famille qui pouvait comprendre plus de trente vaches laitières. Oui, seulement les génisses, et puis un ou deux veaux, guère plus, mais pas de vaches laitières. A moins que c'ait été un crack capable de traire deux heures et plus sans se fatiguer les mains. C'est possible. Ils faisaient des miracles, en ce temps-là.

Il réfléchissait, Justin Piguet. Cette photo l'intriguait. A l'époque, lui, il était où, et il faisait quoi ? Il devait en convenir, son passé, ce milieu de son âge, tandis que maintenant il était plutôt là où tu commences à pencher sérieusement du côté de la mauvaise pente, il n'en avait plus qu'une idée un peu vague, comme si ce n'était même pas lui qui l'avait vécu. Une zone d'ombre, et pour trouver des réponses à ses questions, maintenant, il devait fouiller sa mémoire

avec une intensité presque douloureuse. Dans le fond, ce que j'ai vécu, c'est sans importance. Et surtout ça n'intéresse personne. Et d'ailleurs, ces quelques gens qui sont là à diner, ils n'intéressent personne non plus, ils sont sans importance aucune, qu'il pouvait se dire, un moment quelconque dans le passé. On ne mange pas dans sa propre cuisine, mais au chalet, simplement. Alors manger dans sa cuisine ou manger au chalet un jour de montée, qu'est-ce que cela a bien pu changer au cours des choses ? Rien, il devait en convenir. Mais peut-être que c'était pour cela, vu son insignifiance en regard du monde, que cette image pouvait signifier quelque chose. Elle était tout de même la fixation à perpétuité d'un instant réellement vécu. Les personnages se figent, certes, sont pris dans leur réalité, immobiles, mais réellement ils ont vécu cela. Un verre que l'on boit, une morce que l'on a dans la bouche, un mot que l'on dit à son voisin, un regard que l'on porte sur la porte restée ouverte parce que cette année-là, ce pouvait être au tout début du mois de juin, il avait fait très chaud. Alors, oui, afin de ne pas étouffer dans cette cuisine où de grosses bûches de sapin brûlaient dans le creux du feu que l'on n'avait pas encore démolé, on avait ouvert la porte. Et sur le pas de porte, il y a un homme, ou un jeune homme que l'on ne reconnaît pas. Et au-delà, sur l'esplanade qu'il y a devant le chalet, on voit une table. On en reparlera.

Et qu'est qu'on mange, hein, mes gaillards, vous, là, à droite, qui êtes à coup sûr montés de plaine, avec le tracteur et le char à bétail, pour nous amener votre bétail. Vous en avez idée, après si longtemps ? Moi, je pencherais pour du gratin de pomme de terre, un peu trop mouillé. Ou des pâtes et du rôti, c'est quasiment immuable, il y a toujours des pâtes et du rôti, un rôti que l'on est allé chercher hier spécialement à boucherie, qu'il soit sans trop de graisse, surtout pas entrelardé de cette même marchandise, des morceau qu'ensuite ils vous doillatent quand vous les mangez. On veut du rôti, vous comprenez, et non pas du bouilli. Du bouilli, à la montée, ça ne s'est jamais vu.

Bon, à dire vrai, au simple vu de cette photo, on ne saura jamais ce qui s'est mangé. Ni non plus on ne saura ce qu'il s'est dit, puisque les photos, on le sait, elles ne parlent pas. Il y a des tasses en bout de table qui sont prêtes pour le café que l'on vous offrira bientôt, Messieurs. C'est drôle, il n'y a ici qu'une dame de visible, la femme à Mathieu Delacrétaç qui sera donc le berger. Mais il y en a une autre, si ce n'est pas deux, qui s'active à gauche, là où est peut-être déjà la vieille cuisinière, à moins que l'on ne fasse tout encore sur le creux de feu, mais c'est improbable, car les choses, et même que l'on soit au chalet, elles ont elles aussi fini par changer.

Tenez, ce n'est pas vieux, quand l'on fabriquait encore le fromage. Deux ou trois ans peut-être. Guère plus. Comment le saurait-il ? Il voit le petit David sur les genoux de son grand-père, père de sa mère. Et le petit David, sur la photo, il peut avoir deux ans tout au plus. Et comme il est né, ce gamin, en 1958, un an après que l'on ait arrêté les fabrications au chalet, nous serions ici en 1960, et il n'y aurait donc que trois ans que les fabrications de fromage ont été

abandonnées. Et peut-être bien que l'on sent encore un peu le gruyère, dans la cave qui est juste à côté de la cuisine, à gauche, derrière nos trois paysans de plaine, des jeunes, qui font bien leur boulot.

A ce titre remontant donc dans le temps, c'est à peine plus loin que le milieu du XXe siècle, la photo soudain en prend plus de valeur. Et Justin, lui, il pouvait même se demander s'il ne se trouvait pas alors avec d'autres de son âge, de la famille ou simplement du village, à manger dehors, à cette table déjà vue plus haut et que l'on aurait mise là pour les circonstances. C'est possible. Mais retrouver cette journée de manière plus précise, il ne le peut pas. Tout a filé.

Santé. C'est de coutume, ça, que de boire du rouge et non du blanc. On ne boit pas de blanc par en haut, ou que pour l'apéro que l'on prend juste avant de s'installer à la cuisine, devant le chalet, dans ces petits verres à blanc que l'on trouvait autrefois, et où vous l'éclusez en deux sifflées, pas plus. Un gros rouge qui tache, comme on dit en souriant. Voyez d'ailleurs à ce propos la table qui est toute marquée par des coulées de vin. Ce serait du montagne que l'on ne s'en étonnerait pas. On l'a déjà dit cent fois, ici ce n'est pas la provenance qui compte, c'est la couleur du vin et son prix. On ne va tout de même pas se ruiner à acheter des bouteilles un peu de sorte pour une simple montée. Pour les paysans tout est bon. Ils ne sont pas difficiles. Et puis ce ne sont pas des vigneron, et n'importe quelle piquette fait l'affaire. Et puis à l'époque, même chez les vigneron, ils en faisaient aussi, de la piquette. Et de l'affreuse encore. Qu'on aurait du se tenir à la table pour la boire. Mais on ne disait pas boire telle ou telle sorte de vin. On disait boire un verre, ou boire du vin. Ça arrivait même ainsi que ce soit du vin d'Espagne. Ou d'Algérie. Plus facilement encore d'Algérie où pourtant ils ne boivent pas de vin. Ils nous l'envoient. Du Mostaganem, par exemple.

Ils ne s'en occupent pas. Ils ont trinqué. Et après suffit juste qu'on leur reverse de temps en temps. Ce ne sont pas des saoulons. Les verres, ce sont ces gros de la campagne dont la taille correspond à des numéros. Ainsi, quand l'on va au bazar en acheter, on dit, je veux le numéro cinq, par exemple. Car les numéros, eux aussi, on les a oubliés. Comme on oublie tout et qu'alors il n'y a plus que la photo pour témoigner, car l'écrit, n'en parlons pas. Mis à part des petits comptes pour le chalet ou le bois, ici l'on n'écrit pas. Juste-là, le plus jeune, son oncle à Justin, et avec lequel il ne s'entendra un jour pas trop bien, qui travaillait pour la commune, greffe municipal. Ça lui donnait de l'aura. Plus, le mettait dans cette situation qu'il estimait enviable où, quoiqu'il fasse, il avait toujours raison. Et c'est même pour cela qu'il pouvait lever son verre et faire santé à la nouvelle saison d'alpage, et qu'il pouvait aussi accueillir pour la troisième saison le berger Paul Delacrétaç dont on était très content et que l'on souhaitait garder encore longtemps. Jusqu'à ce qu'il ait fait son nid ici et qu'on ne puisse plus le déloger, ainsi qu'il arrive trop souvent avec ces bergers qui prennent possession d'un chalet et ne veulent pour finir plus le lâcher, des emmerdeurs comme on n'en fait plus.

Il se souvenait à ce propos avec un léger sourire d'un autre berger que l'on avait pris une saison. On l'appelait le gros Léon. Il n'avait pas donné satisfaction étant un mauvais bougre, venu lui aussi du canton de Fribourg où pourtant d'habitude ce sont de bons bergers, si bien qu'on ne voulait plus le reprendre. Il était quand même venu discuter avec mon père qui se prénomme Gustave, un nom bien de chez nous. Il lui avait dit :

- Tu ne veux plus me reprendre, Gustave. Et bien tu n'es qu'un p'tit gros cul !

Un repas de montée, dans le fond, est-ce que c'est beau ? Et qu'est-ce que cela représente ? Pour les enfants, oui, c'est beau, ils sont libres comme l'air et pourrons tantôt courir autour du chalet et puis bientôt aller cueillir du muguet sur les pierriers de proximité, sous les noisetiers. On en mettrait deux ou trois brins dans un verre sur le montant de la fenêtre. Mais pour ces adultes ? Car la tâche les appelle souvent ailleurs assez vite, et ils ne peuvent pas s'attarder autant qu'ils le voudraient. A boire des verres, pour parachever l'ouvrage, à prendre une seconde tasse de nescafé, et une troisième, avec un rien de goutte dedans pour l'occasion, ce que d'habitude l'on ne fait presque jamais.

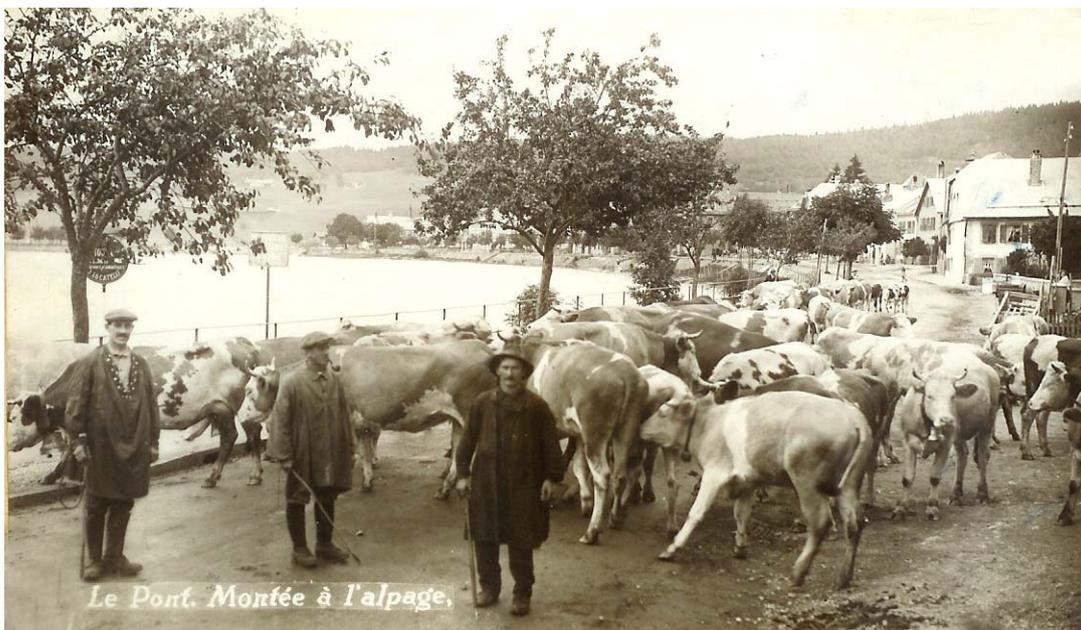
C'est sans importance. Puisque le temps passe, tout est sans importance. Et bientôt, dans une demi-heure, dans une heure, on aidera à remettre les tables supplémentaires dans la cave qui ne sert plus que de débarras depuis que l'on n'y entrepose plus de fromage. C'est ainsi les chalets. Ils ont vécu d'une même vie, pendant un quart de millénaire, et puis soudain il y a des mutations importantes qui font qu'une partie des locaux qui avaient leur utilité, ils ne servent plus. Alors on en fait des réduits, alors souvent aussi, il n'y a plus qu'un abominable chenit dont même un brocanteur ne saurait que faire !

C'est ainsi. Des petits riens qui remplissent vos journées et qui ne feront probablement jamais de vous un vrai philosophe ! C'est trop simple. C'est même quelque part absolument primitif !

## Les montées à l'ancienne



Montée au Brassus, sans doute à destination de la Meylan-Dessous.



Montée au Pont. Serait-ce ceux de la Cornaz à destination du chalet des Ermitages, au-dessus de l'Abbaye ?

21 CHAINE des MONTS-JURA — Le départ d'un troupeau après la visite sanitaire



Une montée sur France, juste après le passage du Poteau.



Scènes Vaudoises  
3230 Le Départ du village  
Photographie des Arts, Lausanne

Les Charbonnières, aux Crettets, passage obligé.



Place du Cygne ou de l'église, arrêt obligé.



En route cette fois-ci pour la dernière étape, d'ici, à la sortie des Charbonnières, à quelque alpage de Suisse ou de France d'un côté ou de l'autre de la frontière.

Il y avait aussi, à la fin de mai, la montée à l'alpage, inoubliable souvenir d'enfance. Ah ! comme on l'attendait, comme on la préparait cette journée, cirant nos souliers de cuir, affûtant nos couteaux de poche ! Puis le matin venu, c'était le départ. Devant, le père, tirant sur la corde du licol le modzon ahuri ou la génisse bondissante. Un jeune veau, souvent maigre à faire peur, était aussi du voyage. Il fallait l'encourager, le pousser, le frapper de ma canne de merisier. Ainsi nous montions, cahin-caha, le rude chemin caillouteux.

Parvenus au-dessus du village, au « grand contour », je me retournais pour considérer une dernière fois la maison paternelle où, pour un jour seule, la maman avec les petits derniers assumait la garde du foyer. Qu'elle paraissait petite déjà, la maison vue d'en haut, sous cet angle où les oiseaux la voyaient si souvent... Si petite et pourtant si accueillante et si chaude pour le jeune garçon que j'étais alors.

Mais la course continuait au bruit des sonnailles de notre petit troupeau. Dans la forêt, d'autres clochettes aux nôtres bientôt se joignaient. Je vois encore dans les branches et les bosquets, les oiseaux s'interpeller, curieux sans doute de tout ce bruit, de connaître la raison de l'envahissement de leur domaine... Seule, au sommet d'un grand sapin, la grive indifférente chantait, elle me paraissait nous souhaiter la bienvenue.

Enfin les derniers contours du sentier passés, nous foulions l'herbe fleurie, rase et drue du pâturage, cette herbe d'un vert si tendre et si particulier, où déjà tout un peuple de génissons pâturait paisiblement.

Arrivés au chalet, il fallait attacher le bétail, l'inscrire et, oh horreur, le marquer ! Horreur pour moi car on allait marquer « mes » bêtes au fer rouge... A peine osais-je, dans l'âtre de la cuisine du chalet, regarder les sinistres instruments de supplice rougissant sur les charbons ardents. Puis, c'était l'odeur du cuir vif brûlé, la fumée blanche et le bref mugissement de la bête qui n'avait pas eu bien mal, et beaucoup moins peur que moi !

Mais le souvenir le plus vivace de cette journée est, sans contredit, le repas qui bien tard pour nos estomacs affamés, nous réunissait dans les combles du chalet. Le pain frais, la rondelle de saucisson monumentale, le jambon délicieux largement distribué, l'ambiance de ces hommes qui n'étaient que paysans goûtant la joie simple de ce moment où l'on était ensemble, tout cela, avec le départ du chalet après un dernier adieu au petit veau, le retour à la maison, souvent sous la pluie, tout cela laisse pour ceux qui l'ont vécu un souvenir de ce temps révolu qui compte dans le passé de notre commune, puisqu'il a contribué à façonner son visage en donnant à ses fils, avec la joie du travail l'équilibre des vraies valeurs.

Raymond Rochat, Le paysan horloger, tiré d'un livre de poésie, article aussi paru en son temps dans la FAVJ – référence perdue ! -